

Nicolas Servais épousa Catherine Noblet, et Anne-Marguerite Servais, Nicolas Behm.

Voici maintenant les frères et sœurs de Marguerite Servais : (Les enfants des Servais-Simon) :

a) Anne-Marguerite-Barbe Servais, épousa le 26 septembre 1748 Guillaume Spillmann junior alias Fourman de Harlange ; ils demeurèrent à Kopstal. Elle mourut le 30 mai 1818.

b) Catherine épousa vers 1750 Michel Ensch de Bertrange ; ils étaient domiciliés au Grund.

c) Jean-Pierre, mort jeune.

d) MARGUERITE-MARIE SERVAIS épousa en 1755 Christophe Seyler.

e) Barbe, f) Marie-Catherine, g) Michel, tous les trois morts en bas-âge.

Les époux Seyler-Servais eurent douze enfants, dont le dernier naquit lorsque le père avait 65 ans. Ce robuste chêne, produit de la terre luxembourgeoise, était encore en vie lorsque cet enfant doubla le cap de la vingtaine. Seyler, doué d'un esprit d'entreprise hardi allié à des forces herculéennes, saisissait toutes les occasions qui promettaient un gain honnête. Il installa une fabrique de tabac, mais au lieu de travailler du tabac du Palatinat de qualité commune, il n'employa que des tabacs de Virginie ou d'autres de provenance outre-Atlantique. Mais à la longue il ne put se maintenir et dut céder la place aux fabricants de tabacs communs et bon marché, tel le vieux Sanctorum, habitant près du Puits Rouge (aujourd'hui Pharmacie des Nègres). Cet échec ne le découragea point et il ouvrit une filature de coton. Il n'eut pas plus de chance qu'avec sa fabrique de tabac ; cette industrie périclita et il dut l'abandonner.

Voici ce que raconte sur la famille Seyler le pharmacien Brimmeyr, né en 1799, et qui écrivit ses mémoires à l'âge de 70 ans.

« A quelques pas de la maison de mon grand-père maternel Valentin Oms, demeurait une autre famille marchande, celle de Christophe Seyler, également bénie en fait de progéniture, mais plus favorisée par la fortune. Il y avait eu dans l'une et l'autre de ces deux familles, des précédents, une certaine parité du sort qui les avait rapprochées. Dans l'une et dans l'autre le père n'était pas natif de la ville de Luxembourg, et avait acheté dans la capitale le droit de bourgeoisie ainsi qu'une petite maison pour y établir sa petite industrie. L'un exerçait le métier de fileur de tabac, l'autre celui de cirier (Wachsspinner). Ce sont à Luxembourg, les noms usuels de ces métiers. L'un et l'autre, avant de prendre femme, avaient travaillé mordicus en économisant sagement son pécule, afin de pouvoir donner à son établissement une assiette plus sûre. Comme ils n'étaient pas concurrents, ils s'entraidaient à augmenter leurs clientèles et l'un recommandait à ses pratiques la bonne marchandise de l'autre. Etant égaux depuis leur jeune âge, ils se tutoyaient mutuellement et se donnaient le nom modeste et familier de « voisin ». Cette louable réciprocité allait encore plus loin, en ce que